

Bulletin Baudelairien



Peint et Gravé par Manet 1862.

Imp. A. Salmon.

Hiver 1976

Tome 11, n° 2

Comité de rédaction:

*MM. W. T. BANDY, Claude PICHOS, R. P. POGGENBURG.
Secrétaire: M. Christopher R. McRAE.*

*Président du Comité bibliographique: M. René RAN-
COEUR.*

*Publié en deux fascicules annuels et un supplément
bibliographique par le Centre W. T. Bandy d'études
baudelairiennes à l'Université Vanderbilt.*

Veillez adresser toute correspondance au

BULLETIN BAUDELAIRIEN
*Box 1514, Station B
Vanderbilt University
Nashville, Tennessee 37235, U.S.A.*

Abonnement annuel:

\$3.00

Par avion \$4.00

*Le montant des abonnements doit être adressé, soit
par chèque bancaire, soit par mandat, au BULLETIN
BAUDELAIRIEN.*

BULLETIN BAUDELAIRIEN

Hiver 1976

Tome 11, n° 2

SOMMAIRE

EUGÈNE CRÉPET.....	3
<i>par Jean-François DELESALLE</i>	
SUR HOFFMANN, POE ET BAUDELAIRE.....	11
<i>par Rosemary LLOYD</i>	
UNE FAUSSE VARIANTE.....	13
<i>par W. T. BANDY</i>	
BAUDELAIRE A-T-IL LU LEOPARDI?.....	14
<i>par Alan S. ROSENTHAL et Claud DUVERLIE</i>	
ERRATA	
NOUVELLES.....	18
PUBLICATIONS DU CENTRE	
COLLECTIONS COMPLÈTES DU BULLETIN BAUDELAIRIEN..	19

EUGÈNE CRÉPET

"Il m'a paru être un assez intelligent garçon, mais sans *âpreté*, sans cette suite dans les idées qui seule mène à un but et fait faire les oeuvres. Il donne dans les théories, les symbolismes, Micheletteries, Quinetteries (j'y ai été aussi, je les connais), études comparées des langues, plans gigantesques et charabias un peu vides. Mais en somme on peut causer avec lui pendant quelques heures; or la graine est rare de ceux-là."

Voilà un "brave garçon qui enfin parle notre langue; on a plaisir à trouver des compatriotes dans la vie".

Telle est l'impression que produisit sur Flaubert¹ Eugène Crépet à l'âge de vingt-six ans. Si l'on songe au ton fréquemment bourru de la correspondance de Flaubert et à son mépris pour cette bourgeoisie rouennaise à laquelle appartenait la famille Crépet, de telles appréciations doivent sans doute être tenues pour assez élogieuses. Une fois apaisés les emballements de jeunesse relevés par Flaubert, il devait rester à Eugène Crépet un authentique amour de la littérature qui lui fit consacrer sa vie et sa fortune à la gloire des lettres françaises et le conduisit ainsi principalement à la publication de deux ouvrages chers aux baudelairiens, l'anthologie des *Poètes français* en 1861-1862, et, en 1837, les *Oeuvres posthumes et Correspondances inédites* de Baudelaire, premier en date des grands monuments édifiés à la mémoire du poète.

I

LES DIFFICULTÉS DE PUBLICATION DES "POÈTES FRANÇAIS"

"Je crois au succès de votre publication, écrivait Flaubert à Crépet au reçu des deux premiers tomes des *Poètes français*. [...] En tout cas, vous aurez fait là une oeuvre méritoire. Ce que j'ai feuilleté, ce soir, des notices m'a plu"².

Méritoire, certes, l'oeuvre l'était. Quant au succès, le moins qu'on en puisse dire est qu'il fut modeste.

Il suffit d'ouvrir la correspondance de Baudelaire aux années 1859-1862³ pour apercevoir quelques-uns des soucis que valut à Eugène Crépet la préparation de son anthologie. Mais là ne s'arrêtèrent pas les difficultés. Après les dissensions provoquées par les choix à prononcer entre les poètes contemporains, puis les rapports parfois épineux avec les rédacteurs des notices, vinrent les ennuis relatifs à l'impression elle-même, enfin la mévente. L'ensemble de l'opération coûta à son promoteur la somme de soixante et un mille francs⁴.

Eugène Crépet assumait seul en effet les frais de la publication, et l'éditeur dont le nom figurait sur le titre et la couverture de l'ouvrage n'était que le dépositaire de celui-ci. Les trois premiers volumes avaient ainsi paru chez Casimir Gide, en 1861, quand Eugène Crépet, au début de mai 1862, en effectua le transfert à la maison Hachette. Le contrat de dépôt stipulait que contre une remise de 50% sur le prix de catalogue, au lieu des 40% habituels pour les livres en commission, la maison Hachette se chargeait entièrement de l'exploitation de l'ouvrage, comme s'il s'agissait d'un des siens propres. Quant aux frais de son achèvement, à savoir la publication du tome IV, ils restaient totalement à la charge d'Eugène Crépet⁵.

Ce tome IV fut édité en août 1862, et un second tirage en fut fait en 1863, légèrement différent: on sait par exemple que la dernière strophe des *Petites Vieilles* n'y figure plus.

Les quatre tomes se vendaient séparément, et c'est le dernier qui, en sa qualité de panthéon contemporain, connut le meilleur succès, puisqu'il fut le seul à faire l'objet d'une réimpression, en 1878. Cela n'empêcha pas l'opération d'être fort décevante dans son ensemble, comme le confiait Eugène Crépet à un cousin éloigné, le comte Robert des Maisons, en lui envoyant le 14 décembre 1877 un exemplaire de son anthologie⁶:

Quand j'ai publié ce livre, j'étais entièrement novice, comme éditeur et comme écrivain. Obligé de m'adresser, pour le composer, à des auteurs célèbres, je n'avais aucune autorité sur eux, et j'ai dû leur laisser suivre toutes leurs

fantaisies. De là, les choquantes disparates que le plus rapide examen vous fera découvrir; à côté d'une notice bien faite, *enlevée*, quelquefois même magistrale, vous rencontrerez une élucubration pénible, lourde, presque informe. Je mets au nombre de ces dernières, mes propres notices où je m'essayais à la composition littéraire. Je n'avais encore rien publié⁷.

Un autre défaut sur lequel je dois passer condamnation, c'est l'abondance des fautes d'impression, qui serait inexcusable si je n'avais cru pouvoir m'en remettre entièrement, pour la révision des épreuves, aux soins du correcteur de la *Revue des Deux Mondes*, qui ne laisse rien à désirer, sous ce rapport. Il faut croire que cet employé s'est trouvé surchargé de besogne, et qu'il a, tout naturellement, sacrifié l'accessoire à la principale; car il y a dans mon malheureux livre, un tel nombre de fautes que je n'ai pu indiquer que les plus grossières, dans les *Errata*. L'imprimeur⁸, lui-même, m'a empêché de donner leur liste complète, qui eût été trop longue et, me disait-il, "d'un mauvais effet pour la réputation de sa maison".

Je suis donc forcé d'attendre, pour réparer mes bévues, une seconde édition qui ne peut se faire que dans quelques années, si elle se fait. J'avais tiré ce livre, - d'une vente lente et difficile, vu le prix⁹ -, à près de trois mille exemplaires, dont les deux tiers, à peine, sont écoulés.

Veillez donc, mon cher ami, prendre ce livre pour ce qu'il est: un recueil de documents, de matériaux pour l'histoire de notre littérature. Le seul mérite incontestable qu'il ait, c'est de présenter réunis des textes fort nombreux et qu'il faudrait chercher de tous côtés, sans même réussir souvent à les rencontrer; plusieurs des citations étant empruntées à des livres dont on connaît quelques exemplaires disséminés dans les bibliothèques des amateurs d'ouvrages rares.

Je souhaite qu'après avoir feuilleté cette compilation, vous la jugiez digne de prendre place sur les rayons de votre bibliothèque, et de fournir, plus tard, quelques lectures *choisies* à vos enfants quand ils seront en âge de comprendre et de goûter la poésie. C'est cette enivrante et dangereuse passion qui m'a fait composer un livre qui m'a donné beaucoup plus de déceptions que de joies.

Ce bilan, dressé quinze ans après l'accomplissement de l'entreprise, ne laisse pas d'être fort triste. Dix ans plus tard encore, en avril 1887, Eugène Crépet se voyait proposer par la maison Hachette de reprendre une partie des exemplaires en feuilles des *Poètes français*, car l'approvisionnement excédait fortement les besoins de la vente. Un inventaire établi le 10 mai, puis corrigé à la date du 10 août de la même année, montre qu'il reste alors dans les magasins de la maison Hachette, outre un petit nombre d'exemplaires brochés ou reliés, 625 exemplaires en feuilles du tome I, 725 du tome II, 760 du tome III, 560 du tome IV. Si l'on se rappelle que le tirage avait été de près de trois mille, vingt-cinq ans plus tôt, et que seul le tome IV avait été réédité, en 1878, on comprend qu'Eugène Crépet ait pu éprouver un sentiment d'échec.

A la "proposition imprévue" de la maison Hachette, Eugène Crépet répondit, par lettre du 4 mai 1887, qu'"étant actionnaire de la nouvelle société Quantin, [il] préfér[ait] donner le dépôt de [s]on livre à une maison où [il] pourrai[t] en diriger la vente". Il déclarait du reste se croire libre de reprendre son dépôt, car son traité de mai 1862 avec la maison Hachette ne contenait aucune clause relative au cas présent. Eugène Crépet demeurait toujours, en effet, propriétaire de son anthologie, et Baudelaire faisait par conséquent erreur en écrivant le 9 août 1865 à Julien Lemer: "*Je sais* que M. Eugène Crépet n'a aucun droit à exercer sur les extraits qu'on peut faire de son *Anthologie*, vendue depuis à Hachette."¹⁰

Quantin prit donc livraison du stock déposé chez Hachette et mit en vente l'ouvrage, sous une couverture et un titre à son nom. Auparavant, un dernier déboire devait encore affecter le malheureux éditeur. Le stock avait, en effet, souffert dans les magasins d'Hachette. Eraflures, déchirures et maculatures de poussière rendaient inutilisables nombre de feuilles, pour une perte totale évaluée à trois mille francs. Un différend s'en suivit avec la maison Hachette, qui fut réglé dans le courant de l'année.

UNE VISITE AU VICOMTE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

On sait que la collaboration de Baudelaire à l'anthologie d'Eugène Crépet se termina par la brouille des deux hommes¹¹. Mais vingt ans après la mort de Baudelaire, préparant le recueil d'*Oeuvres posthumes et Correspondances inédites* à paraître chez Quantin, Eugène Crépet se dépensait, corps et biens, pour qu'en lui-même un peu plus fidèlement l'éternité changeât le poète.

Non seulement il s'efforça de racheter ce qu'il trouvait de documents baudelairiens, mais il se rendit "sur le terrain", à Bruxelles, pour y quêter les vestiges du passage de Baudelaire, et surtout pour y rendre visite au vicomte de Lovenjoul, qui lui ouvrit ses collections. On aura une idée de ces triples recherches en lisant les deux lettres suivantes, adressées par Eugène Crépet à sa femme Fanny. La première fera seulement rêver aux trésors baudelairiens que possédait Eugène Crépet, la seconde montrera davantage le chercheur à l'oeuvre.

Bruxelles, 23 juin [18]86.

[...] J'ai fait bon voyage et me voici installé hôtel du Grand Miroir¹²[...]

[...] J'ai commencé mes démarches et j'espère en tirer des résultats encore meilleurs que je ne l'espérais. Mais je me suis aperçu que j'avais oublié de prendre l'adresse de la maison qu'habitait Poulet-Malassis, l'ami et l'éditeur de Baudelaire, pendant qu'ils résidaient tous deux à Bruxelles. Cette adresse est pourtant contenue dans la suscription des lettres que lui écrivait Baudelaire. Sois assez gentille pour chercher sur mon bureau dans une grande chemise qui porte: *Correspondance de Baudelaire avec Poulet-Malassis*. Prends là une enveloppe des années 1864, 1865, 1866 et copie la suscription d'une de celles qui en ont. C'est, je crois, la même adresse sur toutes¹³[...].

Bruxelles, 25 juin [18]86.

[...] Je sors à l'instant de chez M. Spoelberch de Lovenjoul, ébloui, émerveillé de tout

ce que j'ai vu. Nous avons passé cinq heures et demi [*sic*] en tête à tête, au milieu de ses archives littéraires: une salle entière, haute de six mètres, et bondée de livres ou de portefeuilles jusqu'au plafond. Tous les problèmes littéraires ayant trait aux oeuvres ou à la vie de Th. Gautier, de George Sand et de Balzac, - même de V. Hugo et de Sainte-Beuve, ont leur solution dans ces cartons sans nombre [...].

[...] Pour ce qui me concerne, j'ai eu l'explication de tous les mystères qui concernent B[audelaire] et dont deux ou trois étaient encore pour moi lettre close. De plus, il avait pris la peine de copier, de sa main, deux très belles lettres inédites de Baudelaire adressées à Sainte-Beuve, et qui comblent une lacune que j'avais soupçonnée dans sa correspondance¹⁴. Enfin, il m'a remis une lettre très chaude de recommandation pour le seul homme de Bruxelles qui soit compétent sur certaines questions littéraires, et qui ait connu tout particulièrement Baudelaire et son éditeur Malassis¹⁵.

Ma journée de demain va se passer à de nouvelles démarches. Demain soir, je pourrai entrevoir le moment de mon retour [...].

De Nietzsche¹⁶ à Rodenbach¹⁷, l'ouvrage qu'à son retour acheva et publia le zélé chercheur n'allait pas manquer de lecteurs distingués et attentifs. Mais il ne devait pas connaître un succès commercial supérieur à celui des *Poètes français*. Il fut tiré à quinze cents exemplaires, et mis en vente au prix de dix francs. Trois ans plus tard, il ne s'en était pas vendu le tiers! Et à la date de 1904, près de la moitié de l'édition restait encore en magasin¹⁸. Eugène Crépet était alors enterré depuis douze ans.

§

Je ne connais que deux photographies d'Eugène Crépet, et leur comparaison est bien émouvante. Sur l'une¹⁹, qui doit dater de 1880 environ, l'homme a dépassé de peu la cinquantaine, et il apparaît tel que, avec emphase sans doute, on a pu le décrire dans la force de l'âge: "Par sa haute taille, ses yeux bleu de mer et sa riche chevelure, il représentait le pur Northman du VIII^{ème} siècle, tandis que l'élégance de son allure rappelait plutôt quelque artiste de la Renaissance"²⁰.

L'autre portrait montre Eugène Crépet dans les derniers mois de sa vie²¹, amaigri, ravagé, - un grand vieillard au bord de la tombe. Il n'y a pourtant qu'une dizaine d'années d'écart entre les deux images... C'est que le vent de l'aile de la désillusion a soufflé sur cette silhouette, assise dans ce fauteuil de travail qui devait être par la suite la chaire baudelairienne du second de ses fils, Jacques Crépet. Et l'on comprend que celui-ci, parlant de son père, ait pu dire souvent à ses proches: "Ayez parfois une pensée pour lui... Sa carrière l'a déçu. Il n'a pas eu la chance qu'il méritait."

JEAN-FRANÇOIS DELESALLE

notes

¹Lettres à Louise Colet, 23 et 27-28 février 1853 (*Corr. gén.* de Flaubert, éd. Conard, t. III, p. 101-102 et 106).

²15 juillet 1861 (*ibid.*, t. IV, p. 443).

³Voir à l'*Index* de l'édition Conard l'article Eugène Crépet. On consultera aussi bien sûr l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, notamment pour y lire la lettre à Arsène Houssaye du 15 mai 1862.

⁴Chiffre donné par Edmond Cottinet dans son article nécrologique sur Eugène Crépet, *Journal de Rouen*, 29 février 1892.

⁵C'est à l'obligeance de M. René Vaubourdolle et de Mme Sabbagh que je dois d'avoir pu prendre connaissance du dossier Crépet conservé au service du contentieux de la librairie Hachette.

⁶Archives de la famille des Maisons. - Eugène Crépet et Robert des Maisons sont les bisaïeux en ligne maternelle du signataire de cet article.

⁷Les notices rédigées par E. Crépet sont, outre l'*Avant-propos* général du recueil, celles qui concernent, dans le tome IV: Charles Coran, Louis Bouilhet, Chateaubriand, Viennet, Pierre Lebrun, Jules Lefèvre-Deumier et Alexandre Cosnard.

⁸J. Claye, rue Saint-Benoît, n° 7.

⁹Chaque volume était vendu 7,50 F; il y avait des exemplaires sur hollande à 15 F.

¹⁰*CPL*, t. II, p. 523.

¹¹Le lecteur soucieux du départ des torts respectifs voudra bien se reporter au texte et aux notes de la Correspondance de Baudelaire, tant dans l'édition Conard que dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade.

¹²Celui-là même où logea Baudelaire, 28, rue de la Montagne. - Cette lettre, ainsi que la suivante et les photographies dont il sera question plus loin, appartiennent aux archives de la famille des Maisons.

¹³L'adresse demandée a été notée sur la lettre même par Fanny Crépet: "Cercle artistique et littéraire, à Poulet-M., 35 bis rue de Mercélis. Ixelles".

¹⁴Le recueil de 1887 comportera 50 pages de lettres de Baudelaire à Sainte-Beuve.

¹⁵En l'absence d'autres précisions, je ne saurais dire qui, parmi les relations bruxelloises de Baudelaire, est ici désigné comme "le seul homme".

¹⁶Lettre à Peter Gast du 26 février 1888.

¹⁷*L'Elite*, Fasquelle, 1899. Ces pages sont reprises d'un article, "Le Tombeau de Baudelaire", publié dans la *Revue de Paris* du 1^{er} juin 1894.

¹⁸Voir les notes de J. Crépet, *OEP I*, p. 364.

¹⁹Elle a été reproduite par Claude Pichois dans *l'Album Baudelaire* de la Bibl. de la Pléiade, p. 283.

²⁰Edmond Cottinet, *Journal de Rouen*, 29 février 1892.

²¹Eugène Crépet est mort le 8 janvier 1892, âgé de 64 ans.

SUR HOFFMANN, POE ET BAUDELAIRE

On a souvent¹ signalé les points de comparaison entre la nouvelle d'E. T. A. Hoffmann, *Des Vettters Eckfenster*, le récit de Poe, *The Man of the Crowd*, et les deux poèmes en prose de Baudelaire, *Les Foules* et *Les Fenêtres*. Dans chacune de ces oeuvres, le personnage central tire son inspiration des individus qu'il aperçoit dans la foule. Que Baudelaire soit sensible à l'affinité qui existe entre le conte d'Hoffmann et celui de Poe, une phrase de sa notice, *Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages*, en fournit la preuve: "nous trouvons [chez Poe] du fantastique pur, moulé sur nature, et sans explication, à la manière d'Hoffmann: l'*Homme des foules* se plonge sans cesse au sein de la foule; il nage avec délices dans l'océan humain"². Il est piquant de noter, à cet égard, que Champfleury, traducteur du conte d'Hoffmann, reprend ce rapprochement dans son avant-propos à la traduction. Selon cet ami de Baudelaire, "dans *la Fenêtre du coin*, Hoffmann s'est montré tout entier sans se cacher, avec les mélancolies que lui inspirait sa fin prochaine, avec l'ardente curiosité qui en faisait l'*homme des foules*, avec sa lunette d'approche qui remplaçait l'usage de ses jambes perdues"³.

C'est en examinant cette affinité que nous croyons avoir trouvé les raisons qui poussent Baudelaire à faire ce qu'Yves-Gérard Le Dantec appelle un "contresens bizarre"⁴ dans la version du conte de Poe qu'il publie en janvier 1855. Il semble bien que le poète garde présente à l'esprit l'oeuvre d'Hoffmann au moment où il traduit celle de Poe. Au lieu d'écrire: "le front collé à la vitre"⁵, Baudelaire choisit le groupe de mots: "l'oeil posté dans mon lorgnon"⁶, pour traduire l'expression anglaise: "with my brow to the glass"⁷. Or, dans *Des Vettters Eckfenster*, dont Champfleury publie une version dans la *Revue de Paris* en avril 1855⁸, mais que Baudelaire aurait bien pu voir sous une forme inédite, les deux personnages regardent la foule depuis leur fenêtre en se servant d'une lunette⁹.

¹ Voir, par exemple, *Les Fleurs du Mal*, édition critique par J. Crépet et G. Blin (Paris, José Corti, 1942), p. 459; *Petits Poèmes en prose*, édition critique par M. Zimmerman (Manchester University Press, 1968), p. 132-133; *Petits Poèmes en prose*, édition critique par R. Kopp (Paris, José Corti, 1969), p. 225 et 316.

² Ch. Baudelaire, *Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages*, édition critique par W. T. Bandy (Toronto University Press, 1973), p. 28.

³ E. T. A. Hoffmann, *Contes posthumes*, traduits par Champfleury (Michel Lévy frères, 1856), p. 276-277.

⁴ Poe, *Oeuvres en prose* ("Bibliothèque de la Pléiade", 1975), p. 1085, note 10.

⁵ *Ibid.*, p. 316.

⁶ *Ibid.*, p. 1085, note 10.

⁷ *Ibid.*

⁸ Champfleury, "Nouveaux Documents sur la vie et les oeuvres d'Hoffmann", *Revue de Paris*, 15 avril 1855, p. 212-234.

⁹ *Contes posthumes*, p. 282. A propos d'Hoffmann, je saisis cette occasion pour signaler que la note 2 relative au poème *A une jeune saltimbanque*, dans la nouvelle édition des *Oeuvres complètes* de Baudelaire ("Bibliothèque de la Pléiade", [1975], t. I, p. 1265), devrait être ainsi rédigée: Il y a deux danseuses inoubliables dans l'oeuvre d'Hoffmann. L'une est Giacinta dans *La Princesse Brambilla*. L'autre est l'héroïne de *Zusammenhang der Dinge* (traduit par Th. Toussenel en 1830 et par H. Egmont en 1836); dans ce dernier conte, Hoffmann établit un parallèle entre sa danseuse et la Mignon de Goethe évoquée aussi dans le sonnet attribué à Baudelaire.

UNE FAUSSE VARIANTE

Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien

C'est le texte du dixième vers de l'*Hymne à la Beauté* dans toutes les éditions des *Fleurs du Mal* que je viens de consulter (une cinquantaine), sauf trois, qui donnent:

Le Démon charmé suit tes jupons comme un chien.

La première de ces éditions hétérodoxes est celle de Lemerre, publiée en 1888 dans la collection des oeuvres complètes de Baudelaire. Les deux autres ont paru en 1917, lorsque les oeuvres de Baudelaire sont entrées dans le domaine public: l'édition de la Librairie des Amateurs (Ferroud), ornée de nombreuses illustrations par Georges Rochegrosse, et l'édition de la Bibliothèque des Curieux, précédée d'une préface de Guillaume Apollinaire. Evidemment, les deux éditions de 1917 ont suivi le texte de Lemerre, qui doit être considéré comme responsable de la variante.

En général, le texte de Lemerre est conforme à celui de l'édition Michel Lévy de 1868, dite "édition définitive", dans laquelle le vers en question est imprimé correctement. Comment se fait-il alors que le mot "Destin" a été remplacé par "Démon"?

L'explication est bien simple. L'exemplaire de l'édition Lévy dont se servait l'imprimeur de Lemerre était d'un tirage postérieur à 1868. Dans celui de 1872, qui porte la mention "Quatrième édition", trois lettres sont tombées, laissant le mot incomplet: De n. Sans doute le typographe qui composait ce poème, en suivant le texte de 1868, a-t-il complété lui-même (ou avec la complicité du prote) le mot défectueux: "Destin" est devenu "Démon". Après tout, cela fait très "baudelaïrien".

W. T. BANDY

BAUDELAIRE A-T-IL LU LEOPARDI?

Dans un projet de réfutation de l'article de Jules Janin, "Henri Heine et la jeunesse des poètes", qui avait paru dans *L'Indépendance belge*, le 12 février 1865 (édition du soir pour l'étranger) et le 13 février 1865 (édition du matin pour Bruxelles), Baudelaire couvre de louanges quelques poètes étrangers de son époque¹. Parmi "les étoiles de première grandeur" qu'il cite, on trouve: "Byron. Tennyson. E. Poe. Lermontoff. Leopardi. Esproncèda." La présence de Leopardi dans cette liste nous intrigue particulièrement, car Baudelaire montre beaucoup d'affinités avec le poète italien, bien que ce soit la seule fois qu'il le mentionne dans ses écrits. Pourtant, cette simple mention semble d'autant plus significative que le nom de Leopardi n'apparaît pas dans l'article où Janin attaque les poètes étrangers modernes; et il est donc clair que c'est Baudelaire lui-même qui propose Leopardi comme exemple éminent de ce groupe admirable. Mais jusqu'à quel point connaissait-il Leopardi? Sans la moindre indication de Baudelaire lui-même, il est pratiquement impossible d'établir avec exactitude l'étendue de ses lectures de Leopardi. Cependant, en examinant les éditions, les traductions et les études critiques disponibles du temps de Baudelaire, nous pourrions déterminer quelles occasions lui ont permis de découvrir Leopardi et d'enrichir ses connaissances sur le poète italien. Nous pourrions aussi proposer une opinion quant à son degré de familiarité avec cette oeuvre.

La première étude sur Leopardi à paraître en France fut publiée en 1826. Entre cette année et 1867, année de la mort de Baudelaire, on ne dénombre pas moins de trente-quatre articles ou livres consacrés à Leopardi où figurent souvent des traductions de ses poèmes les plus importants. Bien que Baudelaire eût accès à toutes ces études ou éditions, trois peuvent être considérées comme des sources possibles de son intérêt pour Leopardi.

Le premier de ces ouvrages pertinents est une édition italienne des poèmes de Leopardi, parue en 1841. Publié à Paris par Baudry, le texte est précédé par la préface critique de Roanna. Dans son étude minutieuse sur la fortune de Leopardi en

France, N. Serban affirme que cette édition a contribué de manière significative à l'introduction du poète italien auprès du public français². Si Baudelaire pouvait lire l'italien, l'édition Baudry aurait offert un champ fertile à son exploration³.

Paul Hazard affirme que Musset a lu assidûment les *Canti* et qu'il se proposait de faire connaître Leopardi à ses compatriotes⁴. Musset prépara un article sans jamais le terminer. Il publia à la place un poème intitulé "Après une lecture" dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1842. Leopardi reçut ainsi la première marque publique de consécration due à un grand poète français. Musset exprime son admiration pour Leopardi, et par-dessus tout pour sa sincérité et sa concision. Il fournit peu d'analyses approfondies de la poésie de Leopardi, mais l'hommage au poète qu'il admire très profondément aide à répandre le nom de Leopardi dans les cercles littéraires français.

L'année 1844 vit un événement marquant pour les études léopardiennes en France. Le 15 septembre de cette année, un article de Sainte-Beuve sur Leopardi parut dans la *Revue des Deux Mondes*. Son étude, incluse plus tard dans les *Portraits contemporains*, fut peut-être le facteur le plus important de la renommée grandissante de Leopardi en France.

Sainte-Beuve connaissait la littérature italienne mieux qu'aucune autre en Europe, à l'exception de celle de la France, bien entendu. Son intérêt fut sans doute éveillé par la *Revue des Deux Mondes* qui, en 1834, commença à présenter les romanciers et les poètes italiens. Quoi qu'il en soit, il possédait la formation linguistique et littéraire pour entreprendre une étude sur Leopardi. Dans son article, Sainte-Beuve donne des détails sur la vie de Leopardi et résume sa carrière. Il décrit la pensée de Leopardi et procède à une analyse pénétrante de sa poésie. Sainte-Beuve insère dans son texte la traduction intégrale de cinq poèmes et de longs passages de sept autres. Il est significatif que plusieurs de ceux-ci sont parmi les plus caractéristiques des poèmes de Leopardi. Les critiques sont presque unanimes à confirmer la qualité de l'étude de Sainte-Beuve.

Après avoir examiné ces trois oeuvres et toutes les autres éditions, traductions et études critiques disponibles du vivant de Baudelaire, nous croyons qu'il est plus probable que Baudelaire ait découvert Leopardi et ses oeuvres dans l'article publié par Sainte-Beuve en 1844. La vénération de Baudelaire pour Sainte-Beuve atteignit son apogée cette année-là quand il lui envoya la lettre qui contient le poème "Tous imberbes alors...". Baudelaire lisait attentivement les oeuvres et la critique littéraire de Sainte-Beuve depuis que, encore lycéen, il avait découvert cet auteur; et, en 1844, l'article sur Leopardi ne pouvait guère échapper à son attention.

Si l'on prend en considération le fait que Baudelaire lisait avidement les oeuvres de Sainte-Beuve et qu'il lisait la *Revue des Deux Mondes*, il est inconcevable qu'il ait pu manquer l'article de Sainte-Beuve sur Leopardi. Et par conséquent, dans les fines analyses et les traductions fidèles que contient cette étude, il a sûrement acquis un savoir de base sur la nature, les thèmes et les idées de la poésie de Leopardi. L'article n'a pas dû manquer non plus de piquer sa curiosité puisque Sainte-Beuve ne tarissait pas en expressions flatteuses sur le poète italien. Les occasions furent sans aucun doute nombreuses, qui lui permirent d'approfondir sa connaissance de Leopardi. Plusieurs études existaient déjà, comme nous l'avons vu. En 1860, vingt et un des trente-quatre *Canti* avaient été traduits. Et il y avait, bien entendu, l'édition complète de Baudry. N'oublions pas enfin que Leopardi était de plus en plus connu dans les cercles littéraires français. Serban rapporte, par exemple, que Jules Lefèvre-Deumier, un admirateur ardent de Leopardi, tenait un salon littéraire fréquenté avec assiduité par Lamartine et Vigny (p. 425-426). Et le directeur de la *Revue européenne*, Auguste Lacaussade, qui comptait parmi les relations de Baudelaire, connaissait bien Leopardi: il publia une traduction de ses poèmes en 1889.

Nous ne tenons certes pas la preuve irréfutable que Baudelaire a, en fait, beaucoup lu Leopardi et qu'il a donc pu subir fortement son influence. La seule preuve matérielle que nous ayons sur cette question est l'observation de son ami Henri Hignard qui lui reprochait "ses blasphèmes à froid,

imités de Leopardi"⁵. Il reste, en tout cas, que Baudelaire devait au moins connaître la substance de l'article de Sainte-Beuve. Mais quelles que fussent en réalité ses connaissances, elles furent apparemment assez étendues pour lui permettre d'inclure Leopardi dans son inventaire des poètes modernes les plus importants. La question demeure passionnante à cause des parallèles que l'on peut établir entre les deux écrivains et de la possibilité, jamais retenue jusqu'ici, que l'oeuvre de Leopardi ait figuré dans la formation spirituelle et intellectuelle de Baudelaire.

ALAN S. ROSENTHAL
et CLAUD DUVERLIE

notes

¹Il s'agit bien du 12 et du 13 février et non du 11 comme on lisait dans les précédentes *Oeuvres complètes* de la "Bibliothèque de la Pléiade"; tirage de [1961], p. 1683.

²*Leopardi et la France* (Paris, Champion, 1913), p. 298.

³Il se peut que Baudelaire ait su lire, avec plus ou moins de facilité, l'italien. Certaines remarques de Baudelaire et, plus particulièrement, le témoignage de Léon Cladel permettent de formuler une telle hypothèse; voir A. Rosenthal, "Baudelaire's Knowledge of Italian", *Romance Notes*, vol. 40, n° 1 (Autumn 1972), p. 71-74. De son côté, le professeur W. T. Bandy, dans son article "Baudelaire, Masini et le Tasse", *Bulletin baudelairien*, tome X, n° 1 (été 1974), p. 6-15, reproduit six vers italiens écrits de la main de Baudelaire (pris en dictée, peut-être), qui font apparaître plusieurs fautes grossières. Si ces erreurs provenaient surtout d'une mauvaise compréhension, le degré de connaissance de la langue italienne chez Baudelaire semblerait assez faible. Dans un cas comme dans l'autre, seule la découverte d'autres documents probants permettra éventuellement de trancher cette question.

⁴*Giacomo Leopardi* (Paris, Bloud, 1913), p. 239.

⁵"Charles Baudelaire, sa vie, ses oeuvres, souvenirs personnels", *Revue du Lyonnais*, t. XIII, 5^e série, juin 1892, p. 432.

ERRATA

Après avoir lu les notes inédites de Baudelaire sur les collections belges publiées dans le précédent *Bulletin* par Jean Warmoes, le docteur Edmond Henrotin, petit-fils du peintre Marie Col-lart, dont la soeur Elisa épousa Arthur Stevens, nous donne les dates exactes de la naissance des frères Stevens. Nous l'en remercions.

--Joseph: 26 novembre 1816.

--Alfred: 11 mai 1823.

--Arthur: 6 juin 1825.

Ces dates ont été relevées sur les registres originaux conservés aux Archives de la Ville de Bruxelles. Le docteur Henrotin ajoute qu'Alfred aimait à se rajeunir, faisant croire qu'il était né en 1828 (du 3 au 8, il n'y a que deux petites boucles à compléter...).

NOUVELLES

Mme Micheline Rosenfeld a présenté en avril 1976 devant le Département de français et d'italien de l'Université Vanderbilt son sujet de thèse de Ph. D.: *Baudelaire lecteur de Victor Hugo poète (1838-1866)*.

PUBLICATIONS DU CENTRE D'ÉTUDES BAUDELAIRIENNES

1. *Index des rimes des "Fleurs du Mal"* par W. T. Bandy, 1972. \$2 (faire le chèque au nom du Professeur Bandy).
2. CHARLES ASSELINEAU, *Salon de 1845*, publié par Jean Ziegler. \$3 (faire le chèque au nom de M. Ziegler et l'envoyer au Centre). *A paraître peu après ce numéro du "Bulletin Baudelairien"*.

COLLECTIONS COMPLÈTES DU BULLETIN BAUDELAIRIEN

Deux des numéros, épuisés il y a peu, ont été réimprimés. La collection complète, onze tomes, soit vingt-deux numéros, plus deux suppléments bibliographiques, est disponible au prix de \$25, frais d'expédition en sus.

CENTRE W. T. BANDY D'ÉTUDES BAUDELAIRIENNES

Le Centre, fondé à l'Université Vanderbilt en septembre 1968, est le seul de cette nature qui existe actuellement.

Bien qu'il possède quelques autographes et d'autres reliques, ce n'est pas un musée, mais une bibliothèque de recherches où ceux qui s'intéressent à la vie, à l'oeuvre, à l'influence de Baudelaire ont chance de trouver, classés et répertoriés, les éléments dont ils ont besoin, à portée de leur main.

Le Centre possède d'importantes collections:

- 1) presque toutes les oeuvres originales de Baudelaire;
- 2) les périodiques dans lesquels ont été publiées les pré-originales;
- 3) les réimpressions des oeuvres;
- 4) toutes les éditions des oeuvres complètes;
- 5) pratiquement, tous les livres publiés sur Baudelaire;
- 6) plusieurs milliers de volumes contenant des chapitres entiers ou des passages consacrés à Baudelaire;
- 7) dans des dossiers, plusieurs milliers d'articles et de coupures relatifs à Baudelaire;
- 8) plusieurs centaines de traductions de ses oeuvres, dans toutes les langues.

Le "cerveau" du Centre est une bibliographie exhaustive des oeuvres de Baudelaire comme des études écrites sur lui: quelque 25000 fiches. Une liste dactylographiée de ces références - arrêtée à 1966 - est à la disposition des visiteurs au Centre; elle est complétée par un index des auteurs et par un index des sujets.

Le personnel du Centre est composé des Professeurs W. T. Bandy, James S. Patty, Claude Pichois, Raymond P. Poggenburg, et d'un assistant de recherches. Celui-ci nommé pour une année (et renouvelable) doit être un étudiant gradué qui prépare une thèse sur Baudelaire ou sur un sujet voisin. Les candidatures sont reçues au début de l'année civile, à l'adresse du Centre.

Le BULLETIN BAUDELAIRIEN, publié par le Centre, a été fondé en 1965. Les articles doivent être écrits en français. Parmi les collaborateurs on citera les noms de MM. Yoshio Abé, William Aggeler, Nicolae Babuts, W. T. Bandy, R. T. Cargo, Philip F. Clark, J.-Fr. Delesalle, Peter Hambly, P. C. Hoy, Mme Lois Boe Hyslop, MM. René Galand, Albert Kies, F. W. Leakey, Mme Mariel O'Neill, MM. James S. Patty, Raymond P. Poggenburg, Jean Pommier, Marcel Ruff, J. C. Sloane, Allen Tate, James K. Wallace, Jean Ziegler et Melvin Zimmerman.